

11) Ce dont nous avons vraiment besoin

Nous avons vu que, à la lumière de la révélation judéo-chrétienne, la nécessité n'est pas une sorte de condamnation comme dans la religion païenne, mais l'espace où notre liberté est appelée à s'affirmer ; nous avons vu qu'une des affirmations principales de la liberté de l'homme face à la nécessité est le travail. En travaillant, l'homme apprivoise la nécessité et en devient le sujet, voire le maître.

Un exemple : si la nécessité du lieu nous oblige à moissonner nous-mêmes, bien sûr, devant ce travail nous ne sommes pas vraiment libres. C'est une nécessité qui s'impose, qui nous oblige, qui ne nous laisse pas le choix. Mais, à travers l'engagement dans le travail, la nécessité est pour ainsi dire apprivoisée, et l'homme retrouve sa position de sujet et de maître face à la réalité.

Au chapitre 7 sur l'humilité, saint Benoît cite une expression tirée des actes du martyr de sainte Anastasie (et non de l'Écriture, comme il dit) : « Le plaisir encoure la peine, la nécessité procure la couronne » (7,33).

Cela nous fait comprendre que si la nécessité est assumée, si on accepte d'y travailler, elle nous procure la couronne, c'est-à-dire la victoire, l'autorité, la domination royale sur ce que nous subissons.

Mais à ce deuxième degré de l'humilité, cette liberté est le fruit du renoncement à l'accomplissement de sa volonté propre et de ses désirs, en imitant le Seigneur qui dit : « Je ne suis pas venu faire ma volonté mais celle de celui qui m'a envoyé » (Jn 6,38 ; RB 7,31-32).

Les nécessités réelles sont la volonté de Dieu, et en devenant occasion d'obéissance, même à l'encontre de nos désirs et de nos plaisirs, elles deviennent occasion de liberté et d'autorité véritable. Une liberté qui est alors filiale, car la réalité nécessaire est ainsi reconnue, accueillie et assumée comme don du Père et occasion de Lui exprimer notre confiance, notre abandon.

Dans ce sens, tout ce dont nous avons vraiment besoin, ce qui nous est vraiment nécessaire, saint Benoît nous invite à le demander et à l'accueillir avec un esprit filial. Au chapitre 33, consacré à la pauvreté monastique comme désappropriation, il nous dit que les moines « doivent espérer et attendre du père du monastère tout ce qui leur est nécessaire. Et personne ne pourra avoir quelque chose que l'abbé n'ait donné ou permis » (33,5).

Dans l'esprit de l'Évangile que la Règle veut nous communiquer, toute nécessité relative à notre nature humaine, vécue dans la confiance, devient ainsi espace où nous faisons l'expérience concrète de la sollicitude du Père envers nous.

Cela passe par l'abbé, comme nous venons de le voir, mais se réalise aussi entre les frères qui à table, par exemple, doivent se servir mutuellement « les choses nécessaires pour la nourriture et la boisson » (38,6).

Ce qui est nécessaire à chacun devient ainsi l'espace de notre attention réciproque. Dans tous les domaines, il est important que chaque frère ne doive pas penser à ce qui est nécessaire pour lui, mais à ce qui est nécessaire pour les autres, de manière à ce que personne ne manque du nécessaire, même si chacun doit

recevoir le nécessaire selon son besoin, selon la mesure de ses forces, et non selon une mesure standard qui effacerait les différences personnelles (cf. RB 34).

Le nécessaire de chacun est ainsi la bonne mesure de notre réalité humaine, une mesure de pauvreté, de contentement, de satisfaction, que chaque moine est appelé à accepter pour lui-même comme pour chacun de ses frères ou soeurs. Le nécessaire de chacun est la mesure dans laquelle chacun de nous doit s'accepter : je suis comme cela, j'ai besoin de ceci, je n'ai pas besoin de cela. Notre tendance est souvent de ne pas savoir discerner ou accepter la mesure de ce qui nous est vraiment nécessaire. Il y a toujours ceux qui veulent plus, et ceux qui veulent moins que ce qui est nécessaire pour eux. C'est toujours difficile d'être objectifs dans le jugement de ce qui nous est vraiment nécessaire. Pour cela, saint Benoît nous demande de déléguer ce jugement à d'autres : à l'abbé, à la communauté, à chaque frère ou soeur, ou tout simplement à la Règle qui établit ou conseille certaines mesures du nécessaire. Il est bon de se confronter sans cesse avec ces préceptes et recommandations, même si on ne peut pas toujours s'y conformer à la lettre.

« Pour couper jusqu'à la racine le vice de la propriété, l'abbé donnera tout ce qui est nécessaire », prescrit saint Benoît au chapitre 55, et suit une liste de vêtements et d'objets personnels, non sans ajouter que l'abbé « aura égard aux besoins des faibles et non à la mauvaise foi des envieux » (RB 55,18-21).

Le nécessaire est ce qui correspond vraiment à notre besoin humain et personnel. Le fait de s'y tenir, de s'en contenter, est pour Benoît la mesure et la vérité de notre pauvreté monastique. C'est une mesure qui s'adapte à chacun, surtout aux faiblesses de chacun, donc une mesure miséricordieuse, paternelle, voire maternelle ; une mesure de pauvreté qui a soin de chacun, qui le reconnaît comme unique et comme digne d'une attention personnelle, spéciale pour lui. Pour saint Benoît, accorder le nécessaire ne veut pas dire d'abord réduire, en un sens négatif, l'usage des choses, mais faire œuvre positive d'attention à ce qui en chacun est le plus fragile.

C'est vrai que la Règle sait nous dire : « ça suffit ! », et souvent, l'abbé ou la communauté doivent nous le dire face à certaines prétentions, face à certaines exigences, parce qu'il y a aussi beaucoup de fausses faiblesses en nous, de faux besoins, dont souvent nous ne nous rendons pas compte. Habituellement, c'est seulement lorsque nous acceptons d'être privés de quelque chose que nous considérons comme nécessaire, que nous nous apercevons que ce n'était effectivement pas indispensable, que nous pouvons très bien nous en passer.

Remarquons que la limite de la vraie nécessité ne s'applique pas seulement aux besoins de nourriture, de sommeil ou d'habits et d'objets personnels. Elle s'applique aussi à la quantité de travail. Il y a des travaux nécessaires, il y a des temps de travail nécessaire, et donc aussi des travaux superflus. Dans le chapitre sur le travail manuel, par exemple, saint Benoît dit que « de Pâques au 14 septembre, les frères sortiront dès le matin pour s'employer aux travaux nécessaires, depuis la première heure du jour jusqu'à la quatrième environ » (48,3).

Le travail est donc une forme d'adhésion à la nécessité de la réalité. Le travail est une forme de contact avec le réel, de stabilité dans la condition de notre humanité. Travailler à ce qui est nécessaire est donc une bonne manière de ne pas fuir, de ne pas se soustraire à la réalité. Pourvu que le travail ne devienne pas lui aussi une fuite. Il le devient justement lorsqu'on travaille plus que ce qui est nécessaire, en négligeant les autres exigences de notre vie et de notre vocation.

Puis il y a la nécessité de l'accueil, « *necessitas hospitum* », qui oblige parfois à rompre le silence nocturne (42,10). Dans ce cas, c'est le besoin de l'autre, du prochain, du pèlerin qui s'impose et prime l'observance monastique du silence. Rien n'est plus nécessaire que le besoin du prochain, du pauvre, car en lui, c'est le Christ Lui-même qui se fait nécessaire, Lui qui nous est pourtant nécessaire plus que toute chose.

Cependant, saint Benoît insiste au chapitre 66, consacré aux portiers du monastère, que, dans l'enceinte du monastère, « on trouve tout le nécessaire (...) afin que les moines n'aient pas besoin [*ut non sit necessitas monachis*] de se disperser au dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes » (66,6-7).

Il y a donc une bonne nécessité et une mauvaise. Le monastère doit disposer de tout ce qui est nécessaire afin qu'il ne soit pas nécessaire de sortir. Notre relation avec la réalité est donc définie, et elle est définie par notre vocation, et la fidélité à notre vocation est ce qui fait du bien à notre âme, ce qui permet à notre âme d'être sauvée et de s'accomplir. Et notre âme est au fond notre humanité dans toutes ses dimensions, ce qui nous définit comme personne unique, créée par Dieu à son image et ressemblance.

Cela nous fait comprendre combien la vie que saint Benoît nous propose est une vie unifiée dans la totalité de la réalité quotidienne. Ce qui est nécessaire est en dernière analyse ce qui est vraiment et réellement voulu par Dieu, même si parfois la nécessité a un visage qui nous déplaît. Mais si nous nous laissons aider par notre vie monastique selon saint Benoît à reconnaître la nécessité que Dieu nous offre et à y consentir, alors nous pouvons faire l'expérience que chaque nécessité est bonne, chaque nécessité est une grâce, un don de Dieu qui convertit et sauve nos âmes en les rendant un peu plus elles-mêmes, donc plus images de Dieu.